

Le développement des premières grandes civilisations andines dans l'extrême nord du Pérou : le cas de Cerro Ñañañique (Haut-Piura)

Jean GUFFROY *

Les recherches archéologiques menées, de 1986 à 1989, dans la région du Haut-Piura (Pérou) — grâce à un accord de coopération scientifique signé entre l'ORSTOM et la Pontificia Universidad Católica de Lima — ont permis la découverte de données nouvelles concernant l'évolution des sociétés andines durant le premier millénaire avant notre ère. Elles complètent les travaux réalisés antérieurement dans la province équatorienne, voisine, de Loja et tendent tout d'abord à mettre en évidence les conditions et caractéristiques du développement néolithique de ce secteur de basses Andes, jusqu'alors mal connu du point de vue archéologique.

Par ailleurs, les nombreuses fouilles effectuées depuis vingt ans sur des sites de cette même période, dite formative, tant au nord du Pérou qu'au sud de l'Équateur — soit de part et d'autre de notre zone d'étude — rendent possible la réalisation d'analyses synthétiques, qu'il convient de confronter aux théories existantes sur le développement des premières grandes civilisations andines. Nous essaierons tout particulièrement dans cet article de mettre en évidence — au moyen de l'étude de divers domaines d'activité — certains phénomènes sociaux susceptibles de rendre compte des modalités de ce développement, à l'échelle locale mais aussi régionale.

ÉTAT DE LA PROBLÉMATIQUE

Un des premiers points en discussion, se rapportant directement à notre zone d'étude, concerne l'influence des conditions écologiques

* Archéologue ORSTOM, LATAH, 72 route d'Aulnay, 93143 Bondy Cedex.

sur l'évolution des sociétés locales. Cette région — intermédiaire entre les Andes septentrionales et les Andes centrales — présente des caractéristiques tectoniques, orographiques, géographiques et climatologiques particulières (GUFFROY *et al.*, 1987). D'un point de vue anthropologique, on a souvent insisté sur son caractère inhospitalier, résultant de la juxtaposition d'une zone désertique côtière et d'un massif andin très fracturé — souvent couvert d'une végétation dense — sujets à des alternances de périodes sèches et de pluies parfois catastrophiques. L'isolement de ces provinces et leur éloignement des pouvoirs centraux, ainsi que l'absence de recherches archéologiques approfondies, avaient renforcé cette vision, partagée par de nombreux auteurs (LUMBRERAS, 1979, BURGER, 1984 a). Pour BURGER (*ibid.*, p. 53), ce secteur aurait constitué, à la fin de la période formative, une frontière anthropogéographique, inapte au développement des grandes civilisations, ayant projeté l'Équateur et le Pérou dans deux trajectoires politiques et socio-culturelles différentes. Nous avons présenté dans des travaux antérieurs (GUFFROY, 1987 ; 1989) les premiers éléments qui nous permettaient de considérer que l'inhospitalité de la région avait souvent été fortement exagérée, et plus clairement encore, qu'elle avait connu pendant la période en référence une occupation plus importante que l'on ne le supposait jusqu'alors — en relation étroite avec les régions environnantes. En effet, durant les deux derniers millénaires avant notre ère, elle semble plutôt avoir correspondu à une zone de contacts et d'échanges entre groupes d'origines diverses — propice donc à de fortes interactions — qu'à une frontière infranchissable. Corollairement et à plus grande échelle c'est l'hypothèse d'un développement séparé des sociétés péruviennes et équatoriennes qui nous semble devoir être remise en question. Par ailleurs, il paraît bien établi (GUFFROY, 1989 ; GUFFROY, KAULICKE, MAKOWSKI, 1989) que certains des phénomènes et des processus économiques et sociaux qui apparaissent à cette époque connaîtront une relative pérennité et caractériseront également ce secteur durant les périodes postérieures.

Un second point important de la problématique concerne les caractéristiques, modalités et éléments moteurs de l'apparition des premières grandes civilisations andines, ainsi que l'importance relative des facteurs écologiques, économiques et sociologiques. Bien que notre secteur d'étude ne soit pas une zone d'invention et n'ait sans doute jamais constitué un pôle de développement de premier rang, sa position géographique et les vestiges récemment découverts permettent de saisir d'une manière nouvelle, tant l'intégration relative des différentes régions au processus général d'évolution, que la nature, l'intensité et la chronologie des échanges et influences. On recherchera également une meilleure définition des mécanismes d'homogénéisation ou de diversification culturelle.

HISTORIQUE DU PEUPEMENT ET DÉVELOPPEMENT DES STRUCTURES SOCIALES DURANT LA PÉRIODE FORMATIVE

Les données recueillies lors des fouilles de Cerro Ñañañique et des campagnes de prospection dans la basse vallée environnante tendent à accréditer l'hypothèse d'un peuplement relativement tardif de ce secteur de piémont, situé en limite de désert. Bien que de nouvelles découvertes soient toujours possibles, cette hypothèse semble confirmée par l'isolement des plus anciens vestiges d'occupation connus, présents uniquement sur le Cerro Ñañañique et à ses proches alentours et associés aux dates C 14 (non corrigées) de : 3170 ± 250 , 2810 ± 320 , 2750 ± 270 B.P. (1). Cette implantation aurait eu lieu à la fin du second ou au tout début du premier millénaire avant notre ère, mais ce n'est que plus tardivement, sans doute à partir du VII^e ou VI^e siècle, que plusieurs petits hameaux — certains distants de moins d'un kilomètre — s'installent en divers points de la vallée, sur les contreforts et à proximité des cours d'eau. La croissance démographique semble très nette et se poursuivra durant les siècles suivants.

Cette situation contraste avec la présence, dès le début du deuxième millénaire, d'une population sédentaire — effective sinon importante — tant dans les vallées interandines proches (Loja-Catamayo) (GUFFROY, 1987) qu'à proximité de la mer (Paita) (LANNING, 1963; RICHARDSON, 1987). Les découvertes réalisées près de la côte, dans la région des monts Amotape au nord du département de Piura (RICHARDSON, 1978) et dans la péninsule de Illescas au sud (CARDENAS, 1978), témoignent même d'une occupation plus ancienne basée sur l'exploitation complémentaire de ressources marines et terrestres, sans doute associée, dès le troisième millénaire, à une agriculture débutante. Dans les Andes de la province de Loja, l'installation d'une population sédentaire semble plutôt résulter d'une colonisation d'origine orientale, vraisemblablement réduite dans les premiers temps aux vallées les plus accueillantes.

Le peuplement tardif de ce secteur du Haut-Piura — bénéficiant actuellement d'une relative fertilité naturelle, tributaire de conditions météorologiques favorables — peut s'expliquer par des facteurs écologiques, tels que l'instabilité climatique, la semi-aridité de la zone, le manque de diversité et la rareté des ressources naturelles locales, mais aussi anthropiques : densité réduite de la population à l'échelle régionale et faible niveau de développement des technolo-

(1) Les datations C 14 ont été réalisées par M. FOURNIER (Laboratoire de Géochronologie, ORSTOM, Bondy).

gies agricoles. Par ailleurs l'implantation à Cerro Ñañañique d'un centre d'habitat se singularise non seulement par sa position chronologique, mais aussi par ses caractéristiques propres, dont l'existence de structures publiques monumentales. Si l'on analyse les données concernant l'apparition des « centres cérémoniels » et l'histoire des développements sociaux, à l'échelle des Andes, apparaît une grande diversité d'interprétations et d'hypothèses, pouvant résulter d'une réelle variété de situations.

En ce qui concerne la côte centrale du Pérou — où l'architecture monumentale apparaît dès le troisième millénaire — certains auteurs (FUNG, 1972 ; MOSELEY, 1975) ont insisté sur le rôle primordial joué par les ressources marines dans le développement des premières sociétés complexes, alors que l'on admet plus généralement (BONAVIA, 1982 ; LUMBRERAS, 1981) l'existence, dès cette époque, d'une complémentarité des ressources marines et agricoles. Quel qu'en soit le fondement économique, il semble exister dans ce secteur une étroite corrélation entre la croissance des centres de peuplement et l'apparition des premières structures cérémonielles — qui peuvent être situées à l'intérieur des villages où à leur proximité. GARCIANI (1989), dans sa récente étude du développement des structures sociales dans la vallée de Virú, note le passage, dans le courant de la période formative, d'une situation de prédominance des sites côtiers — particulièrement nette si l'on considère l'emplacement des centres cérémoniels les plus anciens — à une colonisation des vallées moyennes, rendue possible par le développement des structures de production (irrigation, nouveaux cultigènes...). Cette évolution, qui voit l'apparition de nouveaux rapports sociaux, s'accompagnerait d'une différenciation entre centres cérémoniels — regroupant les spécialistes civils et religieux et les artisans — et villages d'agriculteurs communautaires dépendant de leur gestion.

Dans les Andes voisines, le développement de l'agriculture et de l'élevage joue un rôle sans doute primordial dans l'installation des premières communautés sédentaires. Cette zone fonctionnerait également en étroite relation avec le versant amazonien, relation qui serait manifeste dans les premières grandes traditions locales et plus tardivement dans la tradition Chavín (TELLO, 1961 ; LATHRAP, 1971). Ici encore, l'édification de centres cérémoniels serait liée à l'apparition de nouveaux systèmes de production conduisant à la domination, par un secteur de spécialistes religieux, de la gestion des ressources humaines (LUMBRERAS, 1981). Bien que la plus ancienne tradition connue — qui se développe durant la seconde moitié du troisième millénaire dans les Andes des départements de Huanuco et Ancash (tradition Kotosh-Mito) — présente une réelle homogénéité architecturale et rituelle, elle montre également une grande diversité d'implantations dont certaines hors des zones à

forte potentialité agricole (Piruru, La Galgada). À Piruru (département de Huanuco), l'apparente antériorité de l'architecture publique et cérémonielle sur l'habitat sédentaire a amené E. BONNIER et C. ROSENBERG (1987) à postuler l'existence de sanctuaires montagnards ayant joué un rôle de catalyseur, tant dans l'évolution architecturale que dans le processus général de sédentarisation, par un passage progressif du « sanctuaire au hameau ».

Au nord du Pérou (départements de La Libertad, Cajamarca et Lambayeque) (fig. 1), l'apparition des premiers centres cérémoniels semble un peu plus tardive et ce n'est vraisemblablement qu'au début du second millénaire que sont édifiées — dans la frange côtière — les premières structures publiques (Alto Salaverry, Salinas de Chao), qui présentent un mélange de traits originaux et de caractères déjà présents plus au sud. À partir de 1500 avant notre ère — postérieurement à l'introduction de la production céramique — on note un net accroissement du nombre et de l'importance des constructions monumentales. Leur aire de distribution couvre — sous des formes architecturales assez diversifiées — les Andes voisines (Pacopampa, Huacaloma) et les vallées septentrionales (Montegrande, Purulén).

Il apparaît que, dans notre secteur d'étude, l'absence — ou l'extrême rareté — de terres cultivables situées à proximité de la côte, ait réduit les possibilités d'une réelle complémentarité entre ressources marines et agricoles — uniquement réalisable, ici, au moyen d'échanges à relativement longue distance. Durant le second millénaire, l'absence de relations entre côte et Andes pourrait expliquer le relatif sous-développement du secteur intermédiaire de piémont et l'évolution séparée des deux zones. Cette situation — qui semble également caractériser les provinces équatoriennes voisines — est susceptible d'avoir renforcé l'importance des contacts nord-sud suivant des voies parallèles : maritime, andine et amazonienne. La présence sur le site d'AVIC (CARDENAS, 1978), à proximité de la mer, d'une plate-forme artificielle, comportant une rampe d'accès, témoignerait par ailleurs des premières manifestations d'architecture publique dans cette région.

Plus au nord, sur la côte centrale équatorienne, LATHRAP, MARCOS et ZEIDLER (1986) dans leur analyse du développement du site et de la zone de Real Alto — caractérisée aussi par la proximité de terres inondables fertiles et de la mer — datent l'implantation de ce site, regroupant une population importante, de la fin du quatrième millénaire. D'autres établissements similaires pourraient avoir existé à une certaine distance. Très rapidement le village aurait été organisé, suivant un plan rigide, autour d'une grande place comportant plusieurs structures publiques. Plus tardivement le caractère cérémoniel du site principal serait renforcé, mais son occupation réduite et

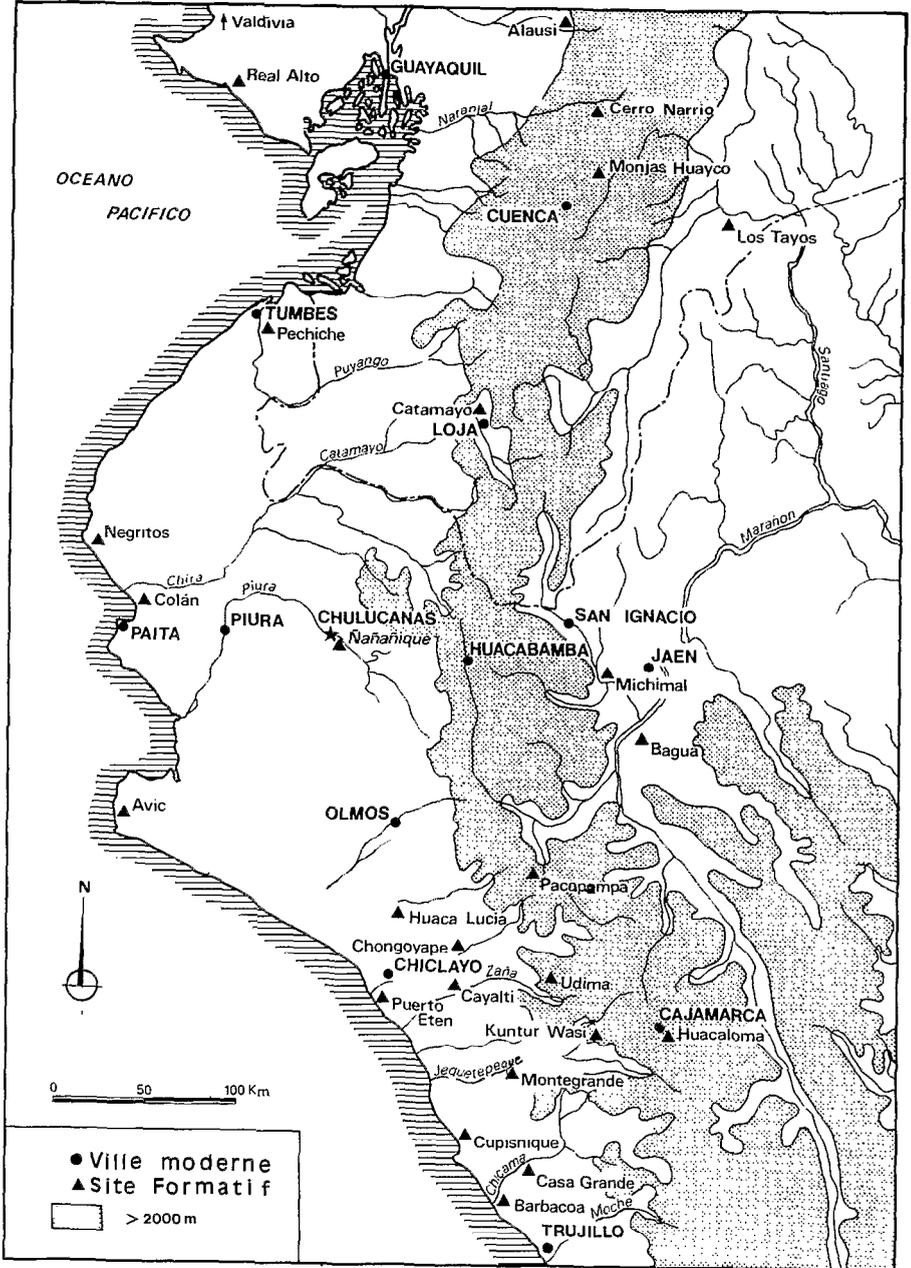


FIG. 1. — Carte du nord du Pérou et du sud de l'Équateur portant l'emplacement des principaux sites formatifs mentionnés dans le texte.

l'on verrait l'installation de petits hameaux satellites dans les zones intermédiaires entre les grands sites. Ils insistent également sur l'importance des innovations agricoles dans ce processus et de l'apparition de groupes d'artisans et de spécialistes, produits d'une division sociale du travail.

L'état des recherches et la mauvaise conservation des vestiges ne permettent pas d'étendre ce modèle à d'autres sites équatoriens contemporains ni de reconstituer quelle fut l'évolution de ces centres cérémoniels durant les époques postérieures. L'absence de constructions monumentales fut longtemps considérée comme le témoin d'une profonde hétérogénéité des traditions équatoriennes et péruviennes. Cependant des découvertes anciennes, mais également des travaux récents, tendent à prouver l'existence de structures cérémonielles formatives sur les îles côtières (Isla de la Plata, Isla de Salango); sur la côte (Real Alto, Estero); dans les Andes (Chaulabamba, Loja) et jusque sur le versant amazonien (Sangay). Cette dispersion et la relative diversité des aménagements pourraient témoigner d'un développement important, dont rendent mal compte les rares vestiges connus.

L'implantation du site de Cerro Ñañañique semble résulter d'un phénomène original, n'impliquant pas le développement préalable des forces productives locales, mais s'intégrant cependant dans le processus général d'évolution. On retiendra comme première hypothèse (GUFFROY, 1989), celle d'une installation liée à la position géographique du site — à la croisée de voies de communication nord-sud et est-ouest — selon un modèle proche de celui proposé par HIRTH (1978) sur la formation de communautés de passage. Le rôle crucial joué par le développement des échanges interrégionaux nous semble également bien établi par les données provenant de la fouille, présentées ci-après. Elles devraient permettre également de formuler certaines hypothèses sur les possibles fonctions — politiques, économiques, religieuses — d'un tel site et l'éventuelle importance de chacune d'entre elles. Il faut noter que c'est à peu près à la même époque que sont édifiées — à 600 km plus au sud — les premières structures publiques du site de Chavín de Huantar, lui aussi situé dans un secteur de passage dont l'occupation antérieure paraît peu importante, sinon inexistante (BURGER, 1984 b; LUMBRERAS, 1990).

Il existe une hypothèse complémentaire, qui ne pourra être étudiée, faute de conservation des vestiges végétaux. Elle est basée sur l'importance, déjà ancienne, mais sans doute croissante à cette époque, de la production textile — phénomène déjà noté par de nombreux auteurs (LAVALLÉE et LUMBRERAS, 1985). La production du coton étant limitée par des facteurs de pluviométrie et de chaleur à certaines franges écologiques, il a pu exister, dans les vallées de la côte

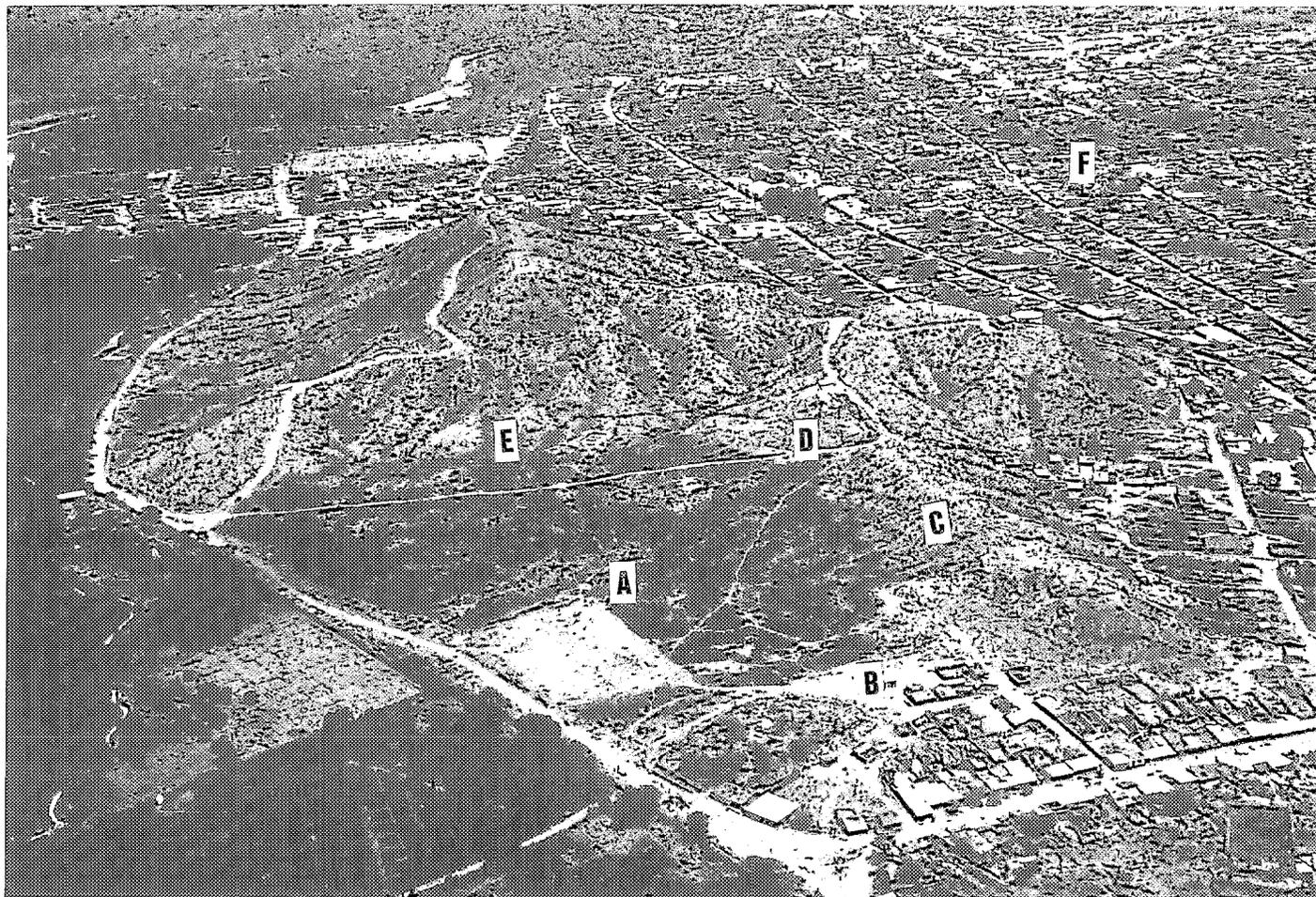


FIG. 2. — Vue générale du site de Cerro Nañanque.
A : place centrale; B : secteur détruit en 1983; C : éperon principal; D : plates-formes;

péruvienne — où l'accroissement des terres cultivables est limité — une contradiction entre le nécessaire développement des productions alimentaires et les besoins de l'artisanat textile. L'importance de cette activité, tant dans l'économie locale que dans les systèmes d'échange, pourrait être à l'origine d'un mouvement de colonisation de zones nouvelles, susceptibles — tel le Haut-Piura — de recevoir dans de bonnes conditions cette culture.

ARCHITECTURE

Les plus anciennes structures monumentales découvertes sur le site de Cerro Ñañañique (fig. 2) correspondent aux trois plates-formes artificielles superposées, d'une superficie de 5 000 m², 3 000 m² et 1 500 m² (fig. 3), occupant l'angle sud-ouest de la place centrale — dont l'aplanissement a pu fournir dans un premier temps une grande partie des sédiments. On note dès ces premiers travaux le soin apporté à l'édification, ainsi que l'importance des aménagements des reliefs naturels, réalisés par apport et contention des sédiments. Cette technique, qui caractérise également la seconde phase de construction, se retrouve sur d'autres sites de la côte nord du Pérou : Purulén (ALVA, 1985), Salinas de Chao (ALVA, 1986 b), Montegrande (TELLENBACH, 1986). Elle semble bien définir une tradition septentrionale singulière, préexistante à l'édification de Cerro Ñañañique. Des techniques assez proches sont employées dans les Andes voisines : Pacopampa (FUNG, 1976), Huacaloma (TERADA et ONUKI, 1983), Kuntur Wasi (CARRION CACHOT, 1948). Les principales différences résident dans les matériaux utilisés et la localisation des établissements : sur les bas et moyens versants sur la côte ; au sommet des élévations dans les Andes. Comme nous l'avons déjà signalé, l'usage de plates-formes artificielles à des fins cérémonielles est également attesté au nord de notre zone d'étude : à Real Alto sur la côte (LATHRAP *et al.*, 1986), mais aussi à Loja et Chaullabamba (M. UHLE, 1922), en altitude. Par ailleurs, les aménagements de Cerro Narrío et du Cerro Llaver, près de Chordeleg, (M. UHLE, *ibid.*) rappellent ceux des sites de sommet, des Andes du nord du Pérou.

À Ñañañique, la présence fréquente — à la base de ces plates-formes et en contact avec le sol vierge — de dépôts de cendres parfois épais de 30 à 40 cm, contenant des tessons de récipients de formes et de styles divers, souvent finement décorés, des restes animaux et quelques fragments osseux humains paraît singulière. Leur dépôt est antérieur à tout autre apport et pourrait résulter soit de la croyance en une vertu particulière — technique ou rituelle — de ces cendres, soit à l'usage comme zone dépotoir des futurs secteurs en

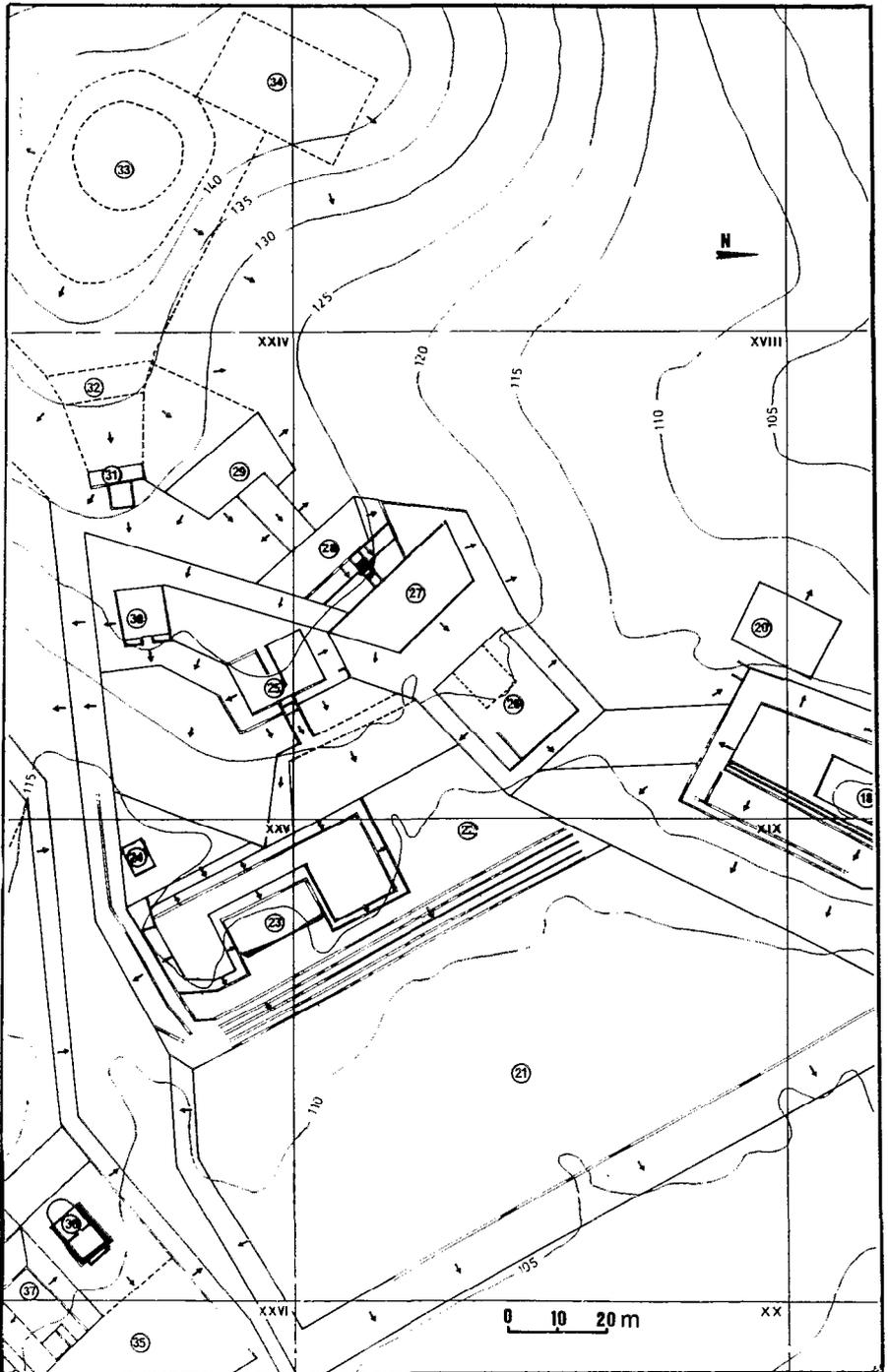


FIG. 3. — Relevé des principales structures découvertes dans l'angle sud-ouest de la place centrale.

Les structures 21-26 sont édifiées dès la phase Nãnañique (x^e-vii^e siècle av. n. è.). Les structures 27-30 datent de la phase Panecillo (vi^e-iv^e siècle av. n. è.). L'érosion a détruit toute évidence d'occupation dans les secteurs 32-34.

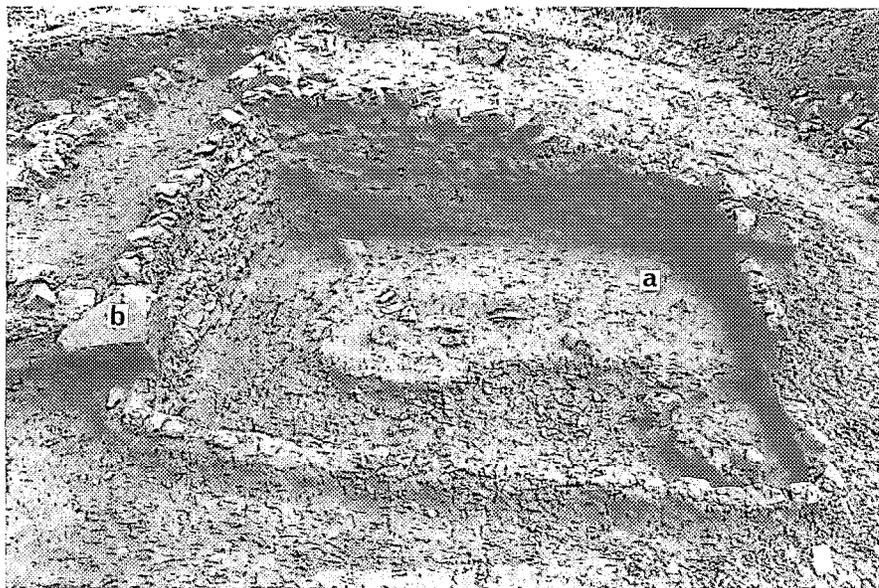


FIG. 4. — Vue d'une petite construction quadrangulaire de la phase Nañañique (a) et des aménagements de la phase postérieure (b).

construction, soit encore de rites liés à l'édification de structures nouvelles. Il faut également noter que les uniques traces d'activité présentes sur les sols de ces plates-formes correspondent à des taches de terre brûlée et de cendres témoignant du fonctionnement de feux, non aménagés. Alors qu'aucun reste de construction n'a été relevé sur la plus basse d'entre elles, la moitié de la seconde plate-forme a été occupée par des structures complexes, plusieurs fois réaménagées et les vestiges d'un édifice rectangulaire couvraient la troisième élévation (fig. 3).

Les constructions quadrangulaires de petites dimensions, qui leur sont associées durant la première phase d'occupation (X^e-VII^e siècle avant notre ère) (fig. 4), posent problème tant par leur structure architecturale que par leur destination. Les cinq exemples fouillés, situés en trois points assez éloignés du site, ont tous souffert d'une forte érosion, due en partie aux reconstructions postérieures. La finesse des appareillages de pierre mis au jour semble cependant interdire le maintien et l'élévation des murs. Dans le cas le mieux conservé, l'hypothèse d'une structure semi-souterraine paraît la plus probable. L'existence de vestiges d'autres murets parallèles pourrait être interprétée comme témoignant de renforts de contention ou également du parement extérieur d'une levée de terre, contenue par deux murets de petites pierres. Dans ce dernier cas il s'agirait de constructions aux parois épaisses, non obligatoirement

souterraines. Ces structures sont toujours séparées les unes des autres, mais leur relative proximité et leur dispersion régulière est bien attestée dans un des cas.

Ce type de construction semble avoir une filiation et une aire de répartition étendues. Il est en effet assez proche de celui présent sur la côte — dès le millénaire antérieur — à Huaca Prieta (BIRD, 1985), puis à Guañape (WILLEY, 1953) et Puerto Salaverry (POZORSKI et POZORSKI, 1979); mais également dans les Andes à Huaricoto (BURGER et SALAZAR-BURGER, 1985) et Huacaloma. Dans certains cas, l'existence de foyers centraux rappelle les structures rituelles de la tradition Kotosh-Mito et leur assignerait plutôt une fonction cérémonielle; ailleurs, il pourrait s'agir de structures d'habitat. À Ñañañique, la rareté et le mauvais état de conservation des traces d'activités ne permettent pas de trancher la question. Les plus petites d'entre elles — de 2 m de côté — présentent un revêtement intérieur bien lissé, qui pourrait témoigner d'une destination rituelle, mais aussi de beaucoup d'autres usages tels que la conservation ou l'entrepôt. Dans un cas, les vestiges découverts et la crémation partielle de l'enduit attestent le fonctionnement de plusieurs petits foyers intérieurs. Dans une des plus grandes structures de ce type — d'une superficie légèrement supérieure à 10 m² — la présence de boules d'argile, vraisemblablement destinées à être suspendues, alignées contre un mur, paraît plutôt témoigner d'une activité artisanale. Par ailleurs, le dépôt d'offrandes lors de leur comblement et enfouissement (voir *infra*) pourrait indiquer tant leur propre valeur rituelle qu'une volonté de sacrifier le terrain avant l'implantation de nouvelles structures.

C'est vraisemblablement de cette première époque de construction que date également l'occupation de l'éperon principal et l'implantation au centre de cet éperon — dans l'axe de la place centrale — d'une petite place en dépression et d'escaliers, permettant la circulation depuis la partie basse jusqu'aux deux ailes latérales. Cet aménagement confirme la référence au modèle en U — déjà évidente dans le plan général du site — et l'adaptation locale d'un schéma d'architecture cérémonielle, alors dominant au Pérou, dont Cerro Ñañañique représente l'illustration la plus septentrionale actuellement connue. À l'échelle régionale, l'utilisation de ce modèle était attestée, avant cette découverte, à 250 km plus au sud, dans les vallées des rios Moche et Jequetepeque (RAVINES, 1985), mais ne paraît pas avoir été aussi systématique que sur la côte centrale, où il s'applique à la quasi-totalité des structures monumentales construites à cette époque. On remarquera l'absence à Ñañañique de puits et dépressions circulaires, fréquemment associés sur les autres sites aux structures en U.

Les phases de reconstruction et d'aménagement se sont accompagnées d'une série de pratiques rituelles, elles aussi fréquentes tant

dans le sud équatorien qu'au nord du Pérou. Elles se caractérisent essentiellement par le dépôt de couches d'argile fine, fréquemment de couleur jaune (Real Alto, Catamayo, Loja, Ñañañique, Huaca Lucia (SHIMADA *et al.*, 1983), Huacaloma; le fonctionnement de petits foyers (Catamayo, Ñañañique); et le dépôt d'offrandes. À Ñañañique, celles-ci se composent de récipients céramiques, de coquillages et de restes osseux humains. Il faut noter ici — malgré l'importance de la distance chronologique — la similitude existant entre l'enterrement secondaire observé à Real Alto dans la « Huaca de los sacrificios » (LATHRAP *et al.*, 1986, p. 71) et l'individu découvert à Ñañañique en association à des coquillages travaillés d'origine marine et amazonienne (GUFFROY, 1989, fig. 7). Dans les deux cas la corrélation du dépôt avec une phase de reconstruction est présumée. La présence de restes humains dans des contextes d'offrande a été signalée également dans les centres cérémoniels plus méridionaux tels Punkuri (TELLO, 1956) et Chavín (TELLO, 1961; LUMBRERAS, 1990) et témoigne de rituels communs, dont LUMBRERAS (*ibid.*, fig. 115) a récemment souligné le caractère panandin. Par ailleurs la découverte, à Ñañañique comme sur d'autres sites, de boîtes craniennes isolées et d'ossement fracturés — ayant souvent été en contact avec le feu — mélangés à des cendres, des restes animaux et des tessons, pose clairement le problème de l'existence de pratiques sacrificielles et éventuellement anthropophagiques (2).

Parmi les techniques et éléments nouveaux qui apparaissent lors de la seconde phase de construction on notera tout d'abord l'emploi de parois de quincha (3) pour l'édification de grands bâtiments. Cette technique — qui connaît une large distribution dans toute la région, tant au nord qu'au sud (Real Alto, Catamayo, San Diego (POZORSKI et POZORSKI, 1987) — est généralement utilisée pour des structures peu importantes, alors qu'à Ñañañique les murs peuvent atteindre 40 cm d'épaisseur et une hauteur probable de 5 m, sur une superficie bâtie d'au moins 200 m². On remarquera ici l'absence de constructions en briques de terre crue (adobes) tronconiques, matériau caractéristique de la côte nord péruvienne, utilisé jusqu'à Huaca Lucia, le plus proche centre cérémoniel connu. Les colonnes d'argile découvertes à l'intérieur d'un des édifices se rattachent à une tradition méridionale largement diffusée, où prédomine cependant l'usage de la pierre ou des adobes. Au nord, la présence de colonnes est probable, à la fin de cette période, dans les constructions publiques des traditions côtières (HOLM, 1985).

- (2) L'analyse des vestiges humains provenant des niveaux formatifs est réalisée par J. P. BARAYBAR (INDEA, Pérou).
- (3) La quincha se compose d'une ou de plusieurs couches d'enduit argileux appliquées sur un bâti formé de poteaux verticaux et d'un lattage horizontal.

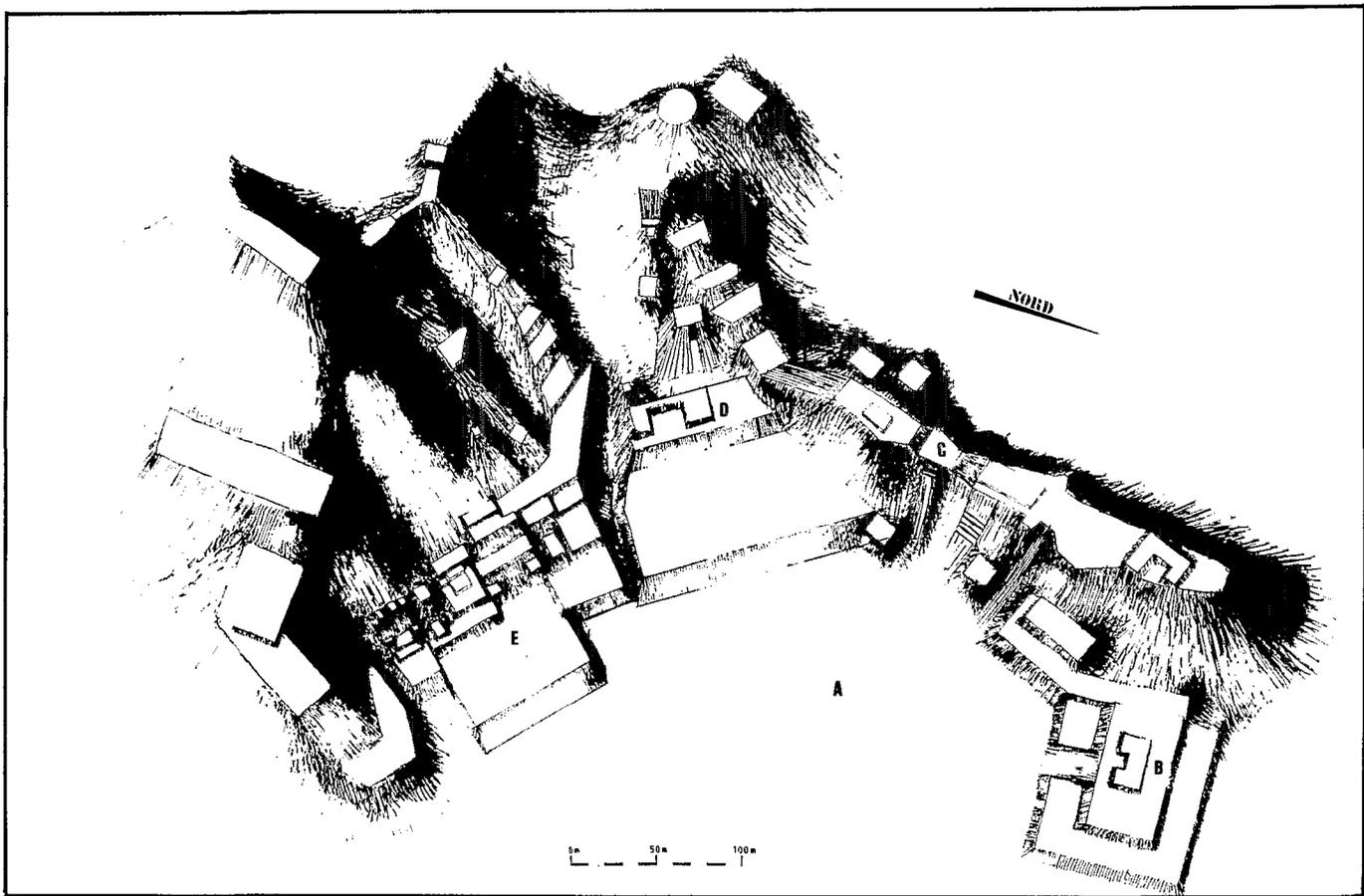


FIG. 5. — Reconstitution axonométrique des principaux aménagements durant la phase Panecillo (à l'exception des superstructures et édifices).

Durant la phase tardive d'occupation (VI^e-IV^e siècle avant notre ère), il existait une cinquantaine de plates-formes, structures et bâtiments contigus, appartenant à cinq grands secteurs et circonscrivant une place centrale (fig. 5). Cette distribution, sur une superficie totale d'un peu plus de 20 ha, semble impliquer le fonctionnement simultané d'un certain nombre, sinon de la totalité, de ces dispositifs. Les plus importants sont organisés suivant un même système ascendant qui permettait d'accéder, en passant par plusieurs niveaux, à la partie supérieure de l'ensemble, supportant dans certains cas un édifice couvert. Cette organisation caractérise la majorité des centres cérémoniels de la région nord et diffère nettement des structures à galeries ou pièces intérieures, communes plus au sud. Une certaine diversité de forme des constructions fouillées ou relevées paraît traduire l'existence de fonctions multiples, quoique essentiellement publiques. Les secteurs d'habitat sont alors clairement situés à la périphérie du centre cérémoniel. Il faut noter que l'importance des aménagements implique vraisemblablement la présence, au moins sporadique, d'une population nombreuse, sans doute supérieure à celle dont les traces ont été relevées dans la basse vallée environnante.

Les deux datations C 14 de 2420 ± 270 et 2380 ± 160 B.P., associées aux derniers niveaux d'occupation, permettent de dater, à titre d'hypothèse, l'abandon de cet ensemble du début du IV^e siècle avant notre ère. Il semble s'être accompagné de l'incendie, vraisemblablement volontaire, de plusieurs édifices, situés en différents points. Bien que la zone environnante reste peuplée, aucune construction ne sera réédifiée dans ce secteur durant 1500 ans. De nouvelles structures monumentales, de dimensions plus réduites, pourraient cependant avoir été aménagées, durant l'époque immédiatement postérieure, quelques centaines de mètres plus au nord, dans une zone actuellement entièrement urbanisée.

LA PRODUCTION CÉRAMIQUE

L'étude de la distribution de certains traits technologiques ou stylistiques caractérisant le matériel céramique est sans doute à même de rendre compte de phénomènes sociaux — tels que contacts, échanges, influences, domination — dans la mesure où nous serions capables de caractériser auparavant le système de production et son insertion dans les structures sociales de l'époque. Outre le statut du potier et la nature des stimuli dont sa production témoigne, c'est plus généralement la pertinence du critère de tradition céramique — en regard des traditions culturelles et même en termes de peuplement — qui est en question. Il semble déjà possible de mettre en

évidence un certain nombre de phénomènes susceptibles d'éclairer divers aspects de cette problématique.

Nous ne pouvons présenter ici qu'un historique succinct du développement de la production céramique dans la région, qui débute sur la côte centrale équatorienne à la fin du quatrième millénaire, avec la tradition Valdivia. Après un relatif isolement, long d'un millénaire — pendant lequel les contacts avec des groupes sans céramique sont prouvés — on assiste à une diffusion rapide de ce type de production à partir de 2000 av. J.-C. Elle s'accompagne de l'apparition de nouvelles formes et techniques décoratives, qui semblent témoigner de l'existence d'autres foyers anciens, encore inconnus, particulièrement sur le versant amazonien. L'adoption du matériel céramique ne paraît pas s'accompagner de changements importants des sociétés locales, souvent évoluées et n'implique pas l'abandon des récipients en matière périssable, en particulier lesalebasses, utilisées jusqu'à nos jours. Les causes du conservatisme antérieur et les facteurs ayant favorisé la diffusion restent à déterminer.

En ce qui concerne les formes des récipients utilisés durant le second millénaire, on peut reconnaître (GUFFROY, 1987) plusieurs aires, caractérisées par la prédominance de récipients sans col (Andes et côte centrale du Pérou) ou des jarres à petit col (Andes et côte équatorienne); ou encore par l'opposition entre traditions à bouteilles et bols (Machalilla sur la côte, Cotacollao dans les Andes, mais aussi Tutishcainyo en Amazonie péruvienne) et traditions où ceux-ci sont extrêmement rares ou absents : Andes du sud de l'Équateur (Cerro Narrío, Catamayo A-B) et extrême nord du Pérou (Paita).

Du point de vue des techniques décoratives, cette époque est marquée par le développement, en sus des techniques d'incision utilisées antérieurement, des décorations peintes. Une de ces grandes traditions stylistiques est caractérisée par un décor de bandes et motifs peints en rouge sur fond beige, crème ou blanc. Elle est présente sur le versant amazonien (Macas), les Andes (Cerro Narrío, Catamayo) et sur la côte du sud de l'Équateur et du nord du Pérou (Machalilla, Paita). Elle maintiendra et étendra sa popularité durant toute l'époque formative (Cerro Narrío récent, Chorrera, mais aussi plus au sud : Huacaloma récent, Layson) et même postérieurement (Cajamarca). Dans cette même région des Andes du Nord, la décoration par bandes appliquées, entaillées ou incisées, connaît également une certaine popularité à cette époque, en altitude (Cerro Narrío, Chaullabamba, Catamayo, Pandanche A, Huacaloma ancien) et sur la côte (Paita, Guañape). Après une relative désuétude, cette tradition décorative présentera un renouveau notable à la fin de la période formative (Sechura A, La Encantada, Cholope).

Plus au sud, dans la région centrale du Pérou, on note l'usage prédominant des décorations incisées et des traitements plastiques de surface (grattage, impression ou polissage en zone...).

Ces grandes aires semblent témoigner, dans un premier temps, des conditions d'introduction et d'apprentissage des techniques céramiques, assez vite diversifiées par les pratiques et nécessités locales et des emprunts divers. Elles permettent cependant de reconnaître certains ensembles homogènes dont la mise en relation avec d'éventuels phénomènes de peuplement est proposée par de nombreux auteurs (LATHRAP, 1975; BRAUN, 1982...). Dans ce cadre général, chaque style local développe par la suite des caractères particuliers qui le rendent facilement reconnaissable. Le syncrétisme paraît normalement plus accentué dans les secteurs de contact entre les différentes traditions.

Durant la grande période postérieure, qui débute avec le premier millénaire, on assiste à une amélioration générale de la qualité de la production céramique, manifeste par de nombreux traits. On note tout d'abord un meilleur contrôle des techniques de cuisson et une sélection accrue des argiles, qui se traduisent par une homogénéisation des couleurs de surface et une différenciation tranchée des couleurs du matériel (blanc, rouge vif, gris, noir). En plusieurs points (Chorrera, Cupisnique, Kotosh), les artisans témoignent d'une maîtrise des techniques de modelage qui — en association à de nouvelles formes et tout particulièrement les bouteilles — permettront la création de supports privilégiés pour des représentations iconographiques complexes. Diverses techniques d'incision, qui traduisent des processus de production différenciés, se répartissent également suivant de grandes aires : incision en pâte humide (Jequetepeque, Huacaloma, Pacopampa, Bagua, Paita), en pâte ayant la consistance du cuir (côte et Andes centrales péruviennes), en pâte sèche (Ñañañique, Catamayo, Alausi, Ayangue...) ou même post-cuisson (Cerro Narrío, Chorrera, Cupisnique). Les peintures s'enrichissent de nouvelles matières et couleurs (blanc, gris, noir, orange, rose), qui permettent le développement de la décoration polychrome, particulièrement important dans notre secteur d'étude (Jequetepeque, Bagua, Ñañañique, Pechiche, Chorrera).

Le matériel céramique de la phase Ñañañique (x^e-vii^e siècle avant notre ère), découvert sur notre site de référence, s'intègre parfaitement dans ce panorama et permet de poser certains des problèmes clés concernant cette production. Il se compose de plusieurs groupes stylistiquement et typologiquement bien différenciés, dont la présence dans les mêmes niveaux témoigne cependant de phénomènes singuliers. Un premier groupe de matériel (Local A 1) correspond aux récipients utilitaires de fabrication locale d'une contenance de 20 à 100 l. Rarement décorés, ils sont présents avec des

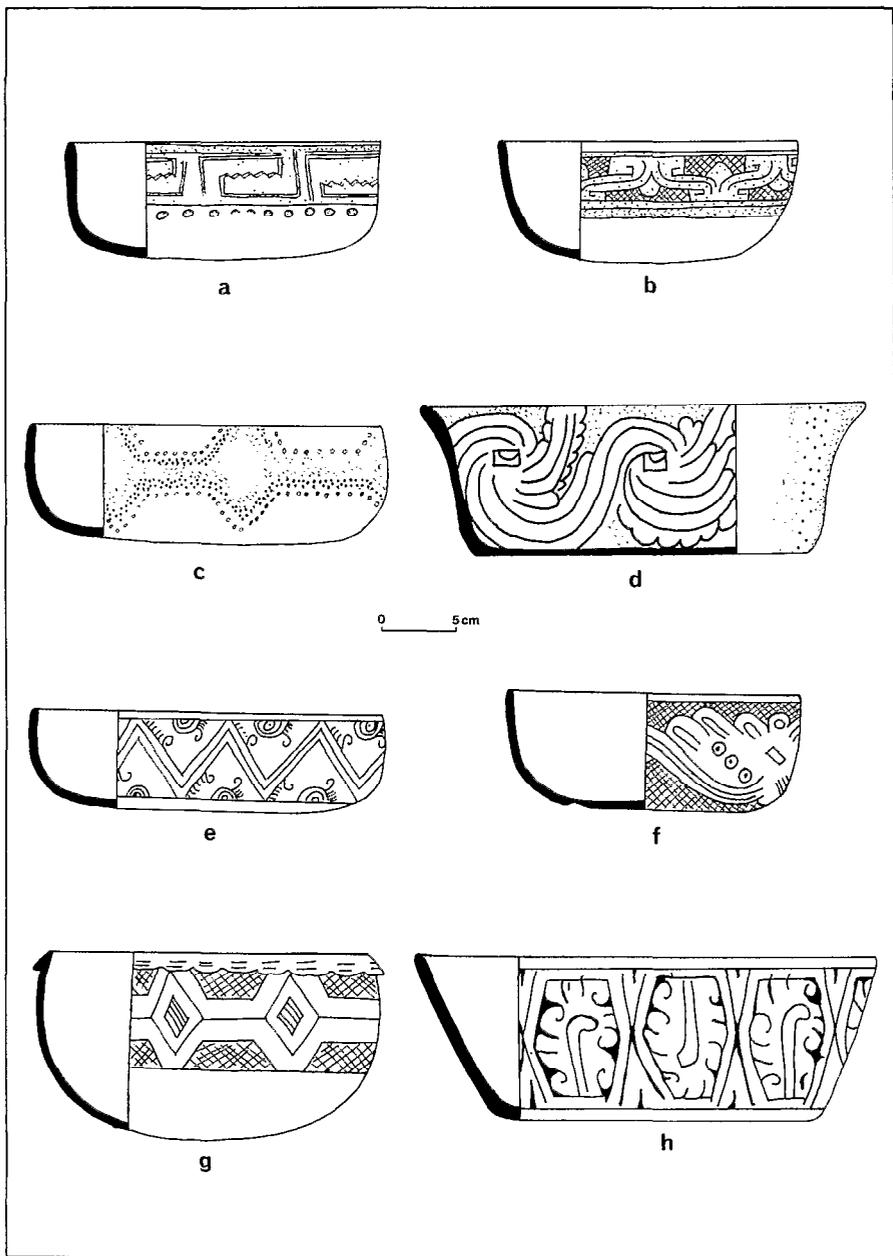


FIG. 6. — Bols et coupes : a-d : style Local A ; e-f : style Local B ; a-g : phase Ñañañique ; f : phase Panecillo.

pourcentages divers dans les différents niveaux et secteurs. Ces récipients ont une couleur extérieure variant entre brun clair et brun foncé, généralement unie. De par leur forme ils s'intègrent à une grande tradition nord-andine de jarres à grand col et sont très proches, par exemple, du matériel utilitaire de Catamayo. La fréquence, dans les deux cas, des récipients de grande capacité singularise un sous-groupe, résultant peut-être de l'adaptation aux conditions climatiques semi-arides.

Un second ensemble de matériel (Local A 2) comprend une forme de petite jarre à col court éversé et deux formes de bols. Ces récipients de couleur rouge sont fréquemment décorés de motifs, incisés ou peignés à l'intérieur d'un registre peint en blanc délimité par des bandes de couleur grise (fig. 6 a-b). Dans un des sous-groupes, ces récipients sont seulement peints (fig. 6 c); aux couleurs précédentes s'ajoutent alors souvent des pigments orangés ou roses. Les jarres et les bols à base convexe portent généralement une même iconographie, centrée sur la représentation de quelques motifs principaux. Les coupes à fond plat se singularisent par un décor incisé et peint à l'intérieur et à l'extérieur du récipient (fig. 6 d) et une iconographie plus originale et plus diversifiée.

L'usage de la peinture de couleur blanche et plus généralement de la décoration polychrome semble caractériser, à cette époque, l'extrême nord du Pérou et était attesté à Pechiche (IZUMI et TERADA, 1966) sur la côte, à San Ignacio (MIASTA, 1979) et Bagua (SHADY, 1971) sur le versant amazonien et à Pacopampa (KAULICKE, 1975) et Huacaloma (TERADA et ONUKI, 1985), dans les Andes. Là encore on peut reconnaître plusieurs sous-types différenciés par le mode d'incision et le moment d'application de la peinture — avant ou après cuisson. Le style présent à Ñañañique, inconnu jusqu'alors, se singularise par l'usage de pigments de couleur grise — assez rare par ailleurs, mais attesté à Bagua et Huaca Lucia (SHIMADA *et al.*, 1983) — et de la décoration peignée — utilisée aussi à San Ignacio et plus tardivement Cariamanga (GUFFROY *et al.*, 1987). Les bols qui portent un décor peint sans incision sont étroitement apparentés à une partie du matériel de Pechiche («Pechiche white and red fine», IZUMI et TERADA, 1966, pl. 23 b), dont ils partagent certains motifs iconographiques.

Le troisième groupe (Local B) correspond à des bols bruns ou noirs, dont une forte proportion sont décorés d'incisions en pâte sèche, souvent remplies de pigments rouges (fig. 6 e-h; 7). Le décor, limité par des lignes incisées, présente une opposition entre un motif central exécuté au trait et le fond, rempli de lignes entrecroisées (phase Ñañañique) ou parallèles (phase Panecillo). Il existe de très rares fragments de récipients fermés — sans doute des bouteilles — de même style. Cet ensemble est très proche d'une tradition —

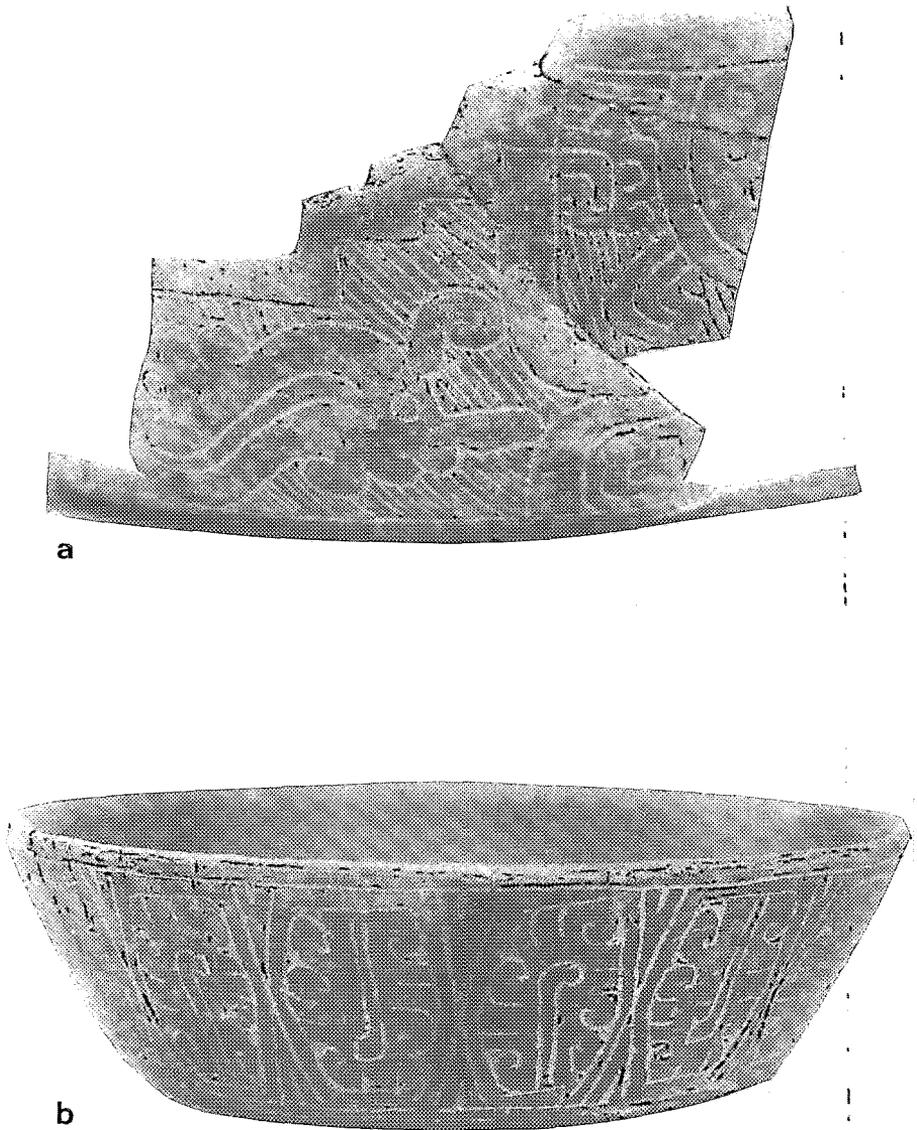


FIG. 7. — Récipients de style Local B; phase Panecillo.

existant depuis Valdivia sur la côte équatorienne — représentée contemporanément à Nañañique par le matériel de la Ponga (P. PORRAS, 1983) et Alausí (COLLIER et MURRA, 1942). Cependant, des récipients décorés selon les mêmes techniques et avec les

mêmes motifs sont présents également, à la même époque, au sud, à Moro de Eten (C. ELERA, comm. pers.) et dans les vallées des rios Zaña et Jequeteque (ALVA, 1986 b, fig. 141, 420, 445-448). Il est à noter que les pièces publiées, provenant de cette région, correspondent en plus grand nombre à des bouteilles, extrêmement rares à Ñañañique. Certaines particularités indiquent tout à la fois l'existence de lieux de production distincts et une étroite communauté stylistique.

Un quatrième groupe de récipients est formé de petites jarres, décorées d'incisions en pâte fraîche ou de motifs peints en rouge, caractéristiques de la tradition Paita (LANNING, 1963) et des groupes de pêcheurs côtiers, distants de 100 km. Nous pouvons enfin regrouper dans un dernier ensemble les tessons appartenant à d'autres styles céramiques, dont un certain nombre ont pu être identifiés. Ils sont représentés dans des pourcentages divers et généralement très faibles, avec une nette prédominance des figurines ou des bouteilles modelées polychromes de vraisemblable origine méridionale.

La présence sur le site de ces différents groupes résulte de causes diverses. Les récipients représentés en petit nombre, parfois en un seul exemplaire (Cerro Nario), correspondent à des pièces importées de leur zone de production, sans doute, le plus souvent, à cause de leur qualité artistique et — en ce qui concerne les formes dominantes de cet ensemble (bouteilles et figurines) — pour suppléer, en partie, à une absence de production locale. La faible importance de ce type de matériel, la diversité des origines, comme la rareté de certains styles indiquent tout à la fois l'étendue et les limites de tels échanges qui ne semblent avoir été systématiques qu'avec un seul groupe, également bien représenté dans le matériel provenant du site de Cayalti, dans la vallée moyenne du rio Zaña (KAUFFMANN DOIG, 1981) — en association avec des pièces de style Local B.

La résolution des problèmes soulevés par les autres ensembles céramiques et leurs relations nécessite l'achèvement des études céramologiques actuellement en cours (4) et nous ne pouvons, actuellement, qu'indiquer les hypothèses les plus probables et les grandes lignes de recherche.

Les récipients Paita sont semblables à ceux produits sur la côte, zone dont ils semblent provenir. Leur présence, en relativement faible quantité, dans l'ensemble des niveaux et des secteurs, ainsi

(4) Un travail de recherche et d'expérimentation, basé sur l'étude des compositions minéralogiques et des structures des pâtes céramiques et réalisé en collaboration avec G. CARLIER (géologue ORSTOM) et G. SOSA (potier, Chulucanas), est actuellement en cours d'achèvement. Il a pour principal objectif la caractérisation des diverses techniques de fabrication et des possibles zones d'extraction et de production.

que l'usage d'un récipient de ce type dans un dépôt d'offrandes, paraissent témoigner d'une fréquentation régulière du site par les groupes de pêcheurs, porteurs de cette tradition et d'une certaine participation aux activités du centre cérémoniel. Ces petites jarres ont pu être utilisées dans le transport de produits (sel, coquillages, poissons), dont la venue sur le site est, pour certains, attestée par d'autres vestiges. Il est important de noter que, bien que cette tradition soit en relation durant plusieurs siècles avec les autres groupes stylistiques, elle poursuit une évolution indépendante, sans emprunts techniques ni iconographiques. Cette absence d'influence prouve clairement que l'existence de contacts réguliers ne s'accompagne pas obligatoirement d'interactions visibles dans le domaine de la production céramique. Elle traduit le maintien d'une réelle hétérogénéité, pouvant résulter de facteurs culturels, économiques ou ethniques.

Les deux autres grands groupes de récipients appartiennent à des traditions différentes, dont chacune a une aire de répartition singulière. Cerro Ñañañique est actuellement le seul site connu où ils soient associés. Ailleurs, ils apparaissent au côté d'autres styles, mal ou non représentés ici. Cette distribution, ainsi que d'autres données — différences d'atmosphères de cuisson, de formes, de décorations et de motifs — semblent impliquer l'existence de deux groupes d'artisans travaillant dans la vallée, au voisinage même du centre cérémoniel. Une telle situation caractérise également d'autres sites contemporains. Ainsi, à La Ponga (PORRAS, 1983), le style «Ayangue inciso» — proche de notre style Local B — forme également un groupe clairement différencié des autres récipients, décorés de motifs peints en rouge. Il est évident par ailleurs que la coexistence de deux techniques principales de décoration — généralement peinture et incision — caractérise la majorité des traditions céramiques de cette zone et qu'elle n'implique pas automatiquement l'existence de plusieurs groupes d'artisans — totalement improbable dans le cas des traditions Paita et Catamayo par exemple. Celle-ci demeure l'hypothèse la plus plausible dans un certain nombre de cas et témoigne sans doute d'une occupation ou d'un développement particulier de ces zones.

Dans notre secteur d'étude, la présence sur les sites d'habitat d'un matériel ayant les mêmes caractéristiques indique que le phénomène n'est pas circonscrit au centre cérémoniel. De même, il semble pouvoir intégrer à un niveau régional plus de deux traditions principales, comme c'est le cas sur la côte équatorienne (Chorrera) ou la côte nord péruvienne (Cupisnique) — où de nombreux styles se côtoient. Comme nous l'avons déjà signalé (GUFFROY, 1989), en ce qui concerne le Haut-Piura, cette situation semble anticiper de plus d'un millénaire la relation existant durant la période Vicús entre les styles Vicús-Vicús et Vicús-Moche. Elle peut témoigner, selon l'hy-

pothèse formulée par LUMBRERAS (1979) pour cette dernière époque, d'un peuplement pluri-culturel ou pluri-ethnique ou plus simplement de la coexistence de plusieurs groupes d'artisans céramistes, porteurs de traditions distinctes. Bien que les données concernant la période allant de l'abandon de Ñañañique — au IV^e siècle — à l'apparition de Vicús — au début de notre ère — soient encore très incomplètes, la coexistence d'une tradition locale (phases La Encantada et Chapica) et d'un pourcentage important de pièces de styles méridionaux (Cupisnique, Salinar) (MATOS, 1965-66) pourrait indiquer la persistance du phénomène sur plus de 1500 ans.

Durant la période formative, ces deux groupes locaux paraissent cependant témoigner de types de production sensiblement différents. Le premier d'entre eux (Local A) produit une gamme complète de récipients, dont un ensemble bol/jarre décoré, dans un style vraisemblablement originaire d'un secteur proche — qui pourrait être les Andes voisines, ou la vallée moyenne du río Chira. On serait tenté de l'associer étroitement au groupe de population — majoritaire ou unique — participant à l'implantation du site, puis au développement de la vallée environnante. Le second ensemble (Local B), composé uniquement de récipients de service, semble être produit par des artisans spécialisés, capables de maintenir des traditions particulières sur une vaste zone, éventuellement sans implantation territoriale continue. La distribution de ce style, qui ne paraît résulter ni d'une simple diffusion, ni de phénomènes d'échange, semble dépendante d'un grand axe de communication nord-sud (Guayas - Haut-Piura - Zaña). Sa présence, dès les niveaux anciens, est significative quant à la nature de l'occupation et au rôle socio-politique tenu par Cerro Ñañañique à l'époque. L'existence, au côté de ces artisans, d'un groupe de population plus ou moins important — qui témoignerait d'une colonisation pluri-culturelle ou pluri-ethnique — reste à démontrer.

Les changements notables affectant le matériel céramique au VI^e siècle (phase Panecillo), en relative contemporanéité avec la seconde phase de construction, confirment les relations existantes entre les différentes sphères d'activités et une nette évolution de ces sociétés. Elle se traduit par l'apparition de nouvelles formes, techniques et motifs décoratifs et l'augmentation de la popularité du groupe «Local B», qui porte alors l'essentiel de l'iconographie. Ce style est toujours représenté au nord (Cerro Narrío; groupe X [BRAUN, 1982]; bouteille d'Azuay [COLLIER et MURRA, 1943, pl. 10, fig. 4]), mais paraît entretenir cependant des relations iconographiques plus étroites avec les groupes méridionaux (Pacopampa, Cupisnique, Kuntur Wasi). La similitude et l'évolution parallèle de certains motifs (voir *infra*) traduisent clairement l'existence de

contacts réguliers et d'une certaine communauté culturelle entre les différentes zones.

La dépendance existant entre les traditions céramiques et les phénomènes sociaux est de nouveau clairement mise en évidence au IV^e siècle avec l'apparition — après l'abandon du centre cérémoniel ancien — de la phase La Encantada, qui voit, pour la première fois, une relative homogénéisation de la production locale, mais également des traditions de la côte (Sechura A) (LANNING, 1963) et du Haut-Piura. Comme lors des phases antérieures, les relations stylistiques et iconographiques avec le sud (Huaca Choloche [SHIMADA *et al.*, 1983], Pacopampa-Chavín [FUNG, 1976]) demeurent importantes. Ce n'est plus le cas avec la phase postérieure Chapica, qui apparaît vraisemblablement vers le II^e siècle avant notre ère et marque une réelle rupture avec l'époque précédente.

D'assez nombreuses pièces d'outillage et de parure découvertes à Ñañañique sont également présentes sur d'autres sites contemporains suivant une aire de répartition parfois vaste, mais souvent spécifique. Leur distribution, ainsi que celles de certaines matières premières (spondyle, obsidienne) — rares par exemple à Ñañañique — sont également susceptibles de traduire des courants d'influence ou d'échange, ainsi qu'une certaine identité ou diversité culturelle. Bien que présentant des répartitions et fréquences souvent singulières, ces données tendent dans leur ensemble à mettre en évidence (GUFFROY, 1989) l'existence d'une grande communauté technologique des populations établies entre la côte centrale équatorienne et la côte nord péruvienne et d'un relatif clivage terres basses / terres hautes, également net en ce qui concerne la distribution de certains végétaux et animaux domestiques.

L'ICONOGRAPHIE

L'analyse de l'iconographie et de son évolution permet également d'éclairer quelques points importants de la problématique générale. L'iconographie figurant sur les récipients céramiques — en tout premier lieu les bols, verres et coupes — est particulièrement abondante et assez variée. Elle est centrée sur la représentation de quelques motifs dominants, généralement non figuratifs. Certains ont été traités dans les deux styles céramiques locaux, d'autres sont spécifiques à un seul d'entre eux, voire même à une forme particulière. Alors que les bols de style Local A portent en général un motif géométrique stylisé (fig. 6 ab), les récipients à fond plat et à décor extérieur et intérieur montrent une plus grande variété d'inspiration dans le traitement, sous une forme originale et souvent novatrice, de la figure principale de l'iconographie locale (fig. 6 d ;

8 b). Celle-ci, représentée sur des milliers de récipients, comporte un certain nombre de traits constitutifs, organisés d'une manière stéréotypée. Certaines figures (fig. 8 a) présentent tous les composants — au nombre maximum de cinq pour la phase Ñañañique — mais il existe également des motifs basés sur la répétition de deux ou d'un seul de ces éléments (fig. 8 d). Ils peuvent être agencés en une file ininterrompue ou en une figure isolée, qui est alors souvent bipolaire ou bicéphale (fig. 7 a ; 8 a). Durant la phase Panecillo, on assiste à une simplification des motifs (fig. 8 e), parfois traités dans un style baroque caractérisé par la profusion des volutes. Avec la phase postérieure — La Encantada — ce motif se schématise encore pour ne laisser subsister que les deux traits parallèles sinueux, représentant sans doute initialement le corps.

Il est difficile d'identifier avec certitude l'être mythique représenté ici, qui même sous ses formes les plus naturalistes, peut évoquer successivement un être ailé (fig. 8 c = chauve-souris?), une tête anthropomorphe (fig. 8 b) ou un être aquatique au corps sinueux, portant des écailles ou protubérances (fig. 7 a). Bien que cette dernière figuration ait un antécédent naturaliste — elle comporte en particulier des éléments comparables à la figure, identifiée généralement comme un Spondyle, représentée à la partie supérieure de l'obélisque Tello (fig. 8 h) — la multiplicité de l'apparence et les difficultés d'identification apparaissent comme volontaires. Elles pourraient faire référence — comme l'a déjà signalé R. RAVINES (1984), dans son analyse des images et symboles « Chavín » — au pouvoir de transformation, fréquemment accordé aux personnages de la mythologie andine. Par ailleurs, si l'on compare la composition générale de la figure à d'autres figurations contemporaines — identifiées comme des représentations d'araignée, de tortue, de caïman, voire de langouste (RAVINES, *ibid.*, fig. 31) — il apparaît clairement qu'elle partage avec elles un certain nombre de traits — dont une division tripartite, un appendice trilobé, une volute ou excroissance nasale ou bucale — qui paraissent témoigner — à travers une diversité volontaire de formes, définissant sans doute des modalités régionales — d'un même symbolisme.

La singularité manifeste du motif représenté à Ñañañique est l'extrême rareté de représentations de dents, crocs et griffes, abondantes dans l'iconographie plus méridionale et qui traduisent, selon LUMBRERAS (1981), l'aspect hautement répressif de ces sociétés. On peut voir là une confirmation de l'analyse de LATHRAP (1975) — concernant les traditions équatoriennes — pour qui les groupes formatifs du nord des Andes ont refusé l'aspect « Haute Église » des formations sociales des Andes centrales. Cette absence de référence au thème des prédateurs marque les limites de l'intégration du Haut-Piura aux systèmes idéologiques caractéristiques des traditions Cupisnique et Chavín. Bien que certaines relations formelles

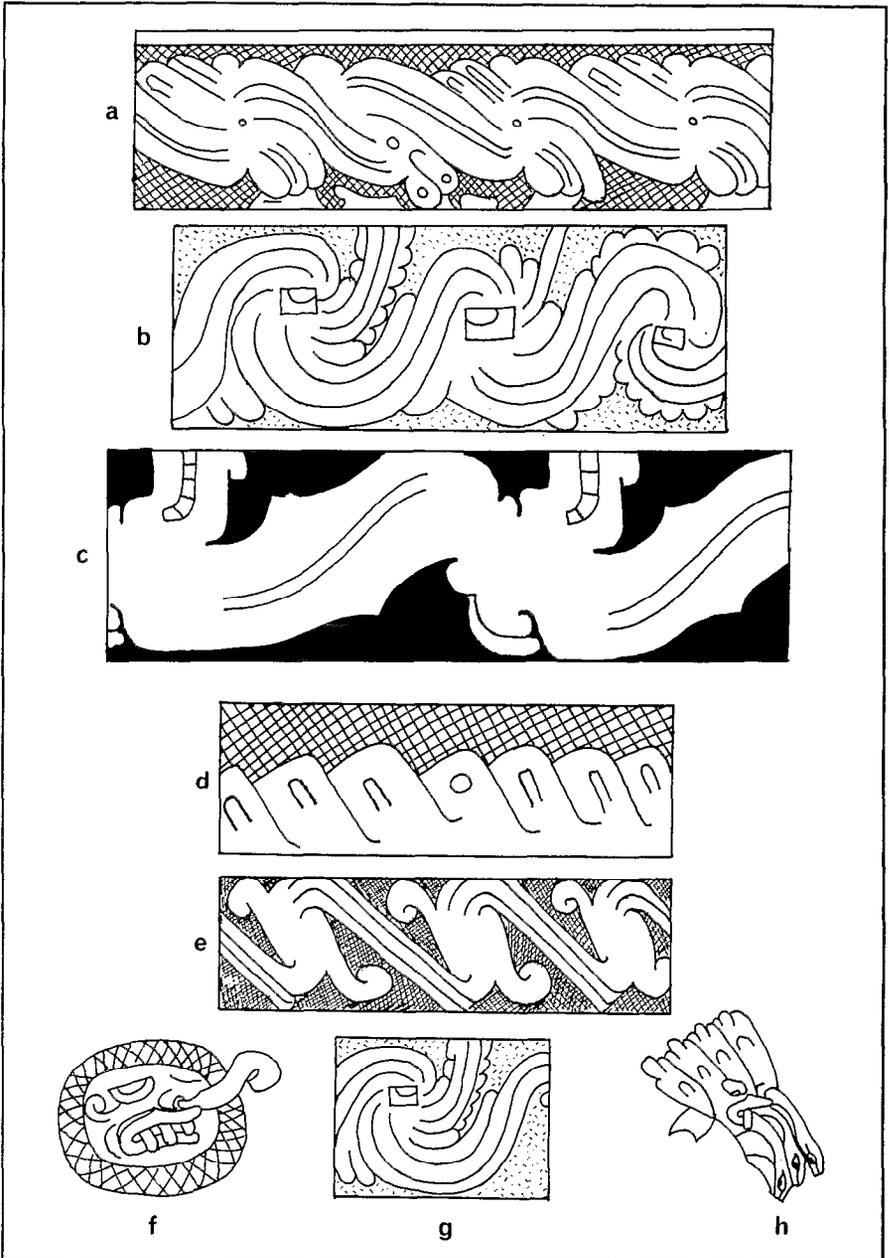


FIG. 8. — Motif X : a-d, g : représentations diverses, phase Ñañañique ; e : phase Panecillo ; f : figure représentée à Garagay (d'après R. RAVINES et W. ISBELL, 1976) ; h : figure représentée à Chavin de Huantar (d'après J. TELLO, 1961).

entre les différentes iconographies n'en demeurent pas moins évidentes, elle traduit l'existence d'une certaine indépendance locale et d'un relatif clivage avec les groupes installés deux cents kilomètres plus au sud (Pacopampa, Chongoyape...). La présence de représentations félines originales sur le site de Pechiche (IZUMI et TERADA, 1966), au nord de notre zone d'étude, mais également sur des pièces de style Cupisnique tardif, découvertes à Vicús (MATOS MENDIETA, 1965-66) tendrait à démontrer que cette hétérogénéité ne résulte pas de seules causes géographiques et est susceptible d'avoir subi une certaine évolution à la fin de la période formative. Cette dernière n'affecte cependant pas la production locale durant la phase La Encantada et paraît de ce fait limitée.

Un second motif, fréquemment représenté durant la phase Ñañañique, composé de losanges concentriques associés à des trapèzes (fig. 6 c, g), est assez commun dans l'iconographie andine et particulièrement sur la côte équatorienne (Ayangue, Chorrera) et sur la côte nord et centrale du Pérou. Durant la phase Panecillo, cette figure évolue par renversement de perspective et est organisée autour d'hexagones séparés par des triangles opposés (fig. 7 b). Ce motif est également extrêmement populaire à Pacopampa (MORALES, 1982) et les zones proches (Jequetepeque, Kuntur Wasi, Cupisnique), où il est représenté sur des vases, des récipients en pierre et des objets en or. Dans cette région sud, l'intérieur de l'hexagone est fréquemment occupé par des têtes félines vues de profil ou des figures anthropomorphes félines, alors qu'à Ñañañique y figurent des volutes et un motif en forme de crosse pouvant représenter une bouche sans crocs.

CHRONOLOGIE

La mise en relation de ces diverses données et leur interprétation en termes historiques nécessitent un affinement de la chronologie existante, rendu souvent difficile par les contradictions et imprécisions des datations C 14. Il apparaît cependant que, si l'on s'en tient au premier millénaire avant notre ère, il semble exister une étroite corrélation — qui touche non seulement les phases céramiques, mais également les phases de construction et d'abandon — entre des sites distants de plusieurs centaines de kilomètres, appartenant à des traditions culturelles relativement distinctes. Celle-ci est manifeste tant dans la similitude entre la séquence chronologique observée à Cerro Ñañañique (GUFFROY, 1989) et celle proposée par R. BURGER (1984) pour Chavín de Huantar — pourtant situés aux deux extrémités d'un vaste secteur — que dans la division en trois phases, presque générale sur les sites intermédiaires. En de nombreux lieux,

des changements notables, souvent comparables par divers aspects, semblent intervenir autour de quatre dates pivots : le *x^e*, le *vi^e*, le *iv^e* et le *iii^e* siècle avant notre ère. Ces corrélations peuvent résulter de l'impact de facteurs communs — d'ordre climatique (BURGER, 1987) ou sociologique — et/ou de l'existence de fortes interactions entre ces zones. Au nord de notre secteur d'étude, l'absence pour cette période de séquences chronologiques détaillées rend difficile les comparaisons, mais les datations C 14 associées à l'apparition de la tradition Chorrera et à la transition Chorrera-Bahia (MEGGERS *et al.*, 1965) semblent confirmer une certaine contemporanéité d'évolution.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Ces données montrent très clairement la nécessité de formuler des modèles susceptibles d'expliquer les phénomènes observés dans une perspective pluri-causale qui tiendra compte non seulement des conditions locales du développement mais également de la nature et l'importance des interactions.

L'implantation de Cerro Ñañañique semble témoigner à la fois d'un phénomène spécifique — fortement déterminé par les caractéristiques géographiques et écologiques locales — et d'un processus plus général qui conduit au développement, au début du premier millénaire, de secteurs jusqu'alors situés dans des positions périphériques ou intermédiaires par rapport aux principaux pôles de croissance. Elle paraît impliquer tant l'existence de structures et voies d'échanges antérieures que d'une politique territoriale, rendue possible par la mobilité de certains groupes dans le cadre d'une stratégie expansionniste dont la nature exacte nous échappe encore actuellement. L'importance relative des facteurs religieux, économiques ou politiques demeure également à déterminer.

De nombreuses données concernant l'architecture, les rituels et l'iconographie prouvent l'existence d'influences méridionales, manifestes surtout dans les domaines sociaux et religieux. D'autres éléments témoignent de grandes similitudes avec les pratiques culturelles et technologiques des groupes septentrionaux, mais également d'une certaine singularité et autonomie locale. La fréquentation du site par des groupes d'origines diverses est bien attestée, au moins en ce qui concerne les populations côtières, alors que l'éventualité d'un peuplement local pluri-culturel ou pluri-ethnique constitue une hypothèse plausible, qui reste à prouver. La compréhension de ces phénomènes — qui résultent sans doute d'un long processus de complexification sociale et d'évolution des systèmes d'échanges — nécessite une meilleure caractérisation des relations antérieures,

tout particulièrement durant la période couvrant les xv^e-x^e siècles avant notre ère, encore mal connue.

L'importance cérémonielle du site est affirmée dès le début de l'occupation par la nature des aménagements et les rares traces d'activités. Elle est confirmée au vi^e siècle par l'agrandissement et l'embellissement de l'ensemble et les rites liés à la reconstruction. Cette époque correspond clairement à un moment de croissance des forces productrices locales, mais également à une plus forte intégration aux systèmes idéologiques et peut-être socio-politiques méridionaux. L'ampleur des travaux réalisés, l'absence d'autres sites monumentaux proches, ainsi que la nature des vestiges découverts semblent témoigner de l'existence d'un centre de pouvoir important, à l'échelle de la région, lui-même intégré à des réseaux plus complexes. Du point de vue iconographique, on note la coexistence d'une tradition singulière et de fortes similitudes avec les autres groupes contemporains. Cette courte période de deux siècles semble voir un renforcement et une évolution des structures sociales antérieures, manifestes aussi en d'autres secteurs des Andes septentrionales et centrales.

Le début du iv^e siècle paraît marqué par une relative rupture, également existante dans les régions voisines, qui se traduit ici par la destruction et l'abandon du centre cérémoniel ancien. Le maintien d'une occupation sur les sites d'habitat et une certaine continuité iconographique et technologique indiquent les limites de ces changements, qui paraissent plutôt attribuables à des problèmes et mouvements internes, qu'à une intervention extérieure. L'existence de causes naturelles ou sociologiques affectant un vaste secteur andin est également probable. La compréhension de ces phénomènes demande en particulier une meilleure définition des possibles variations climatiques et de leur impact sur les sociétés locales. La relative perte de qualité de la production céramique et l'édification de plusieurs petites constructions monumentales, dispersées dans la vallée, paraissent aussi témoigner de la rupture du système ancien — organisé autour d'un seul centre cérémoniel — et d'une redistribution des pouvoirs locaux, tant dans leur nature que dans leur extension. L'uniformisation du matériel céramique des populations côtières et de celles du Haut-Piura prouve que ces bouleversements s'accompagnent d'une évolution au niveau régional. À plus large échelle, ils seraient contemporains des changements intervenant dans la région centrale et septentrionale du Pérou avec la phase Janabariu (BURGER, 1987) et en Équateur avec le début des traditions dites de développement régional.

La fin de cette période, datée du ii^e siècle avant notre ère, est associée dans plusieurs régions à de nouveaux bouleversements — économiques (extension de l'élevage du lama), architecturaux

(apparition de structures fortifiées) et technologiques (développement de la métallurgie du cuivre) — qui pourraient s'accompagner du déplacement de certains groupes de population et d'une recrudescence des conflits. Dans notre secteur, on note à cette époque le maintien des relations avec les groupes méridionaux et l'existence de fortes influences septentrionales. La rupture avec les systèmes idéologiques et technologiques formatifs est alors très nette.

BIBLIOGRAPHIE

- ALVA (W.), 1985. — « Tempranas manifestaciones culturales en la región de Lambayeque », *Presencia histórica de Lambayeque*, Chiclayo.
- ALVA (W.), 1986 a. — *Cerámica temprana en el valle de Jequetepeque. Norte del Perú*. edit. KAVA, Bonn, n° 32.
- ALVA (W.), 1986 b. — *Las Salinas de Chao*, Edit. KAVA, Bonn, n° 34.
- BIRD (J.), 1963. — « Preceramic art from Huaca Prieta, Chicama valley », Berkeley, *Nawpa Pacha*. vol. 1 : 29-34.
- BIRD (J.), 1985. — *The preceramic excavations at the Huaca Prieta, Chicama Valley, Peru*, Anthropological Papers of the American Museum of Natural History, New York, vol. 32.
- BONAVIA (D.), 1982. — *Los Gavilanes*, Cofide, Lima.
- BONNIER (E.) et ROSENBERG (C.), 1988. — « Del santuario al caserío. Acerca de la neolitización en la cordillera de los Andes », *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines*, t. XVII, n° 2 : 23-40.
- BRAUN (R.), 1982. — « The formative as seen from the southern Ecuadorian highlands », *Primer simposio de correlaciones antropológicas andino-mesoamericano (1971)*, *Salinas*, Guayaquil : 41-99.
- BURGER (R.), 1984 a. — « Archaeological areas and prehistoric frontiers : the case of Formative Peru and Ecuador », *Social and economic organization in the prehispanic Andes*, BAR International Series 194, Oxford : 33-71.
- BURGER (R.), 1984 b. — *The prehistoric occupations of Chavin de Huantar, Peru*, University of California Press, Berkeley.
- BURGER (R.), 1987. — « Unity and heterogeneity within the Chavin Horizon », *Peruvian Prehistory*, F. Keatinge edit, Cambridge : 99-144.
- BURGER (R.) et SALAZAR-BURGER (L.), 1985. — « The early ceremonial center of Huaricoto », *Early ceremonial architecture in the Andes*, Dumbarton Oaks Research Library, Washington D.C. : 111-135.
- CARDENAS (M.), 1978. — *Columna cronológica para el desierto de Sechura-Piura*, Instituto Riva Agüero, PUC, Lima.
- CARRION CACHOT (R.), 1948. — « La cultura Chavin : dos nuevas colonias : Kuntur Wasi y Ancón », *Revista del Museo nacional de antropología y arqueología*, Lima, vol. II : 99-172.
- COLLIER (D.) et MURRA (J.), 1943. — *Survey and excavations in southern Ecuador*, Field Museum of Natural History, Anthropological Series, vol. 35.

- FUNG (R.), 1972. — « Las Aldas : su ubicación dentro del proceso histórico del Perú antiguo », *Dedalo*, Año 5, Sao Paulo : 5-208.
- FUNG (R.), 1976. — « Excavaciones en Pacopampa, Cajamarca », *Revista del Museo Nacional*, t. XLI, Lima : 129-205.
- GARCIANI (J.), 1989. — *Asentamientos humanos y formaciones sociales en la costa norte del antiguo Perú*. Edic. INDEA, Lima.
- GUFFROY (J.), 1987. — « Les débuts de la sédentarisation et de l'agriculture dans les Andes méridionales de l'Équateur », *L'Anthropologie*, t. 91, n° 4, Paris : 873-888.
- GUFFROY (J.), 1989. — « Un centro ceremonial formativo en el Alto-Piura », *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines*, t. 18, n° 2, Lima : 161-208.
- GUFFROY (J.), ALMEIDA (N.), LECOQ (P.), CAILLAVET (C.), EMPERAIRE (L.) et ARNAUD (B.), 1987. — *Loja préhispanique. Recherches archéologiques dans les Andes méridionales de l'Équateur*, Édité. ADPF, Paris.
- GUFFROY (J.), KAULICKE (P.) et MAKOWSKI (K.), 1989. — « La prehistoria del departamento de Piura : Estado de los conocimientos y problemática », *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines*, vol. 18, n° 2, Lima : 117-142.
- HIRTH (K.), 1978. — « Interregional trades and the formation of prehistoric gateway communities », *American Antiquity*, vol. 43 : 35-45.
- HOLM (O.), 1985. — *Arquitectura precolombina en el litoral*, Museos del Banco Central del Ecuador, Guayaquil.
- IZUMI (S.) et TERADA (K.), 1966. — *Andes 3. Excavations at Pechiche and Garbanzal, Tumbes valley, Peru*, Kudokawa publishing Co., Tokyo.
- IZUMI (S.) et SONO (T.), 1972. - *Andes 4. Excavations at Kotosh, Peru*, Tokyo.
- KAUFFMANN DOIG (F.), 1981. — « Introducción a la cultura Chavín », *Culturas precolombinas : Chavin*, Banco de Credito, Lima.
- KAULICKE (P.), 1975. — *Pandanche un caso del formativo en los Andes de Cajamarca*, Seminario de Historia Rural, Lima.
- LANNING (E. P.), 1963. — *A ceramic sequence for the Piura and Chira coast*, University of California Publications in Archaeology and Ethnology vol. 46, Berkeley.
- LATHRAP (D.), 1971. — « The tropical forest and the cultural context of Chavín », *Dumbarton Oaks Conference on Chavin*, Washington D.C. : 77-100.
- LATHRAP (D.), 1975. — *Ancient Ecuador : Culture, Clay and Creativity, 3000-300 B.C.*, Field Museum of Natural History, Chicago.
- LATHRAP (D.), MARCOS (J.) et ZEIDLER (J.), 1986. - « Real Alto : un centro ceremonial agro-alfarero temprano (Valdivia) », *Arqueología de la costa ecuatoriana : nuevos enfoques*, Guayaquil : 51-84.
- LAVALLÉE (D.) et LUMBRERAS (L. G.). — *Les Andes. De la préhistoire aux Incas*, NRF, Paris.
- LUMBRERAS (L. G.), 1979. — *El arte y la vida Vicús*, Banco popular del Perú, Lima.
- LUMBRERAS (L. G.), 1981. — *Arqueología de la América Andina*, Édité. Milla Batres, Lima.
- LUMBRERAS (L. G.), 1990. - *Chavín de Huantar en el nacimiento de la civilización andina*, edic. INDEA, Lima.
- MATOS MENDIETA (R.), 1965/66. — « Algunas consideraciones sobre el estilo de Vicús », *Revista del Museo Nacional*, t. XXXIV, Lima : 87-131.

- MEGGERS (B.), EVANS (C.) et ESTRADA (E.), 1965. — *The early formative period on coastal Ecuador : the Valdivia and Machalilla Phases*, Smithsonian Institution Press, Washington.
- MIASTA GUTIERREZ (J.), 1979. — *El Alto Amazonas. Arqueología de Jaen y San Ignacio*, Universidad Mayor de San Marcos, Lima.
- MORALES (D.), 1982. — «Cerámica Pacopampa y mitología del dios felino», *Boletín de Lima*, n° 19, Lima : 3-10.
- MOSELEY (M.), 1975. — *The maritime foundations of Andean civilization*, Cummings Publishing Co, California.
- PORRAS (P.), 1983. — *Arqueología de Palenque y La Ponga*, Centro de Investigaciones arqueológicas, Quito.
- POZORSKI (S.) et POZORSKI (T.), 1979. — «Alto Salaverry : a peruvian coastal preceramic site», *Annals of Carnegie Museum of Natural History*, vol. 48, Pittsburgh : 337-375.
- RAVINES (R.), 1984. — «Sobre la formación de Chavín : Imágenes y símbolos», *Boletín de Lima*, Lima, n° 35 : 27-45.
- RAVINES (R.), 1985. — «Early monumental architecture of the Jequetepeque valley, Peru», *Early ceremonial architecture in the Andes*, Dumbarton Oaks Research Library, Washington : 209-226.
- RAVINES (R.) et ISBELL (W.), 1976. — «Garagay : sitio ceremonial temprano en el valle de Lima», *Revista del Museo Nacional*, t. XLI, Lima : 253-275.
- RICHARDSON III (J. B.), 1978. — «Early man on the Peruvian north coast, early maritime exploitation and the Pleistocene and Holocene environment», *Early man in America, from a circum-Pacific perspective*, Bryan edit. : 274-289.
- RICHARDSON III (J. B.), 1987. — *The chronology and affiliations of the ceramic periods of the departments of Piura and Tumbes*, Northwest Peru, Toronto (m.s.).
- SHADY (R.), 1974. — «Investigaciones arqueológicas en la cuenca del Utcubamba, Amazonas», *Actos del XLI Congreso Internacional de Americanistas*, vol. 3, Mexico : 577-589.
- SHIMADA (I.), ELERA (C.) et SHIMADA (M.), 1983. — «Excavaciones efectuadas en el centro ceremonial de Huaca Lucia-Cholope, del Horizonte temprano, Batán Grande, costa Norte del Perú», *Arqueológicas*, n° 19, Lima : 109-211.
- TELLENBACH (M.), 1986. — *Las excavaciones en el asentamiento formativo de Montegrande, Valle de Jequetepeque en el Norte de Perú*, KAVA, Bonn.
- TELLO (J. C.), 1956. — *Arqueología del valle de Casma*, Universidad de San Marcos, Lima.
- TELLO (J. C.), 1961. — *Chavin, Cultura matriz de la civilización andina*, Universidad de San Marcos, Lima.
- TERADA (K.) et ONUKI (Y.), 1983. — *The Formative period in the Cajamarca basin, Peru : excavations at Huacaloma and Layson*, University of Tokyo Press, Tokyo.
- UHLE (M.), 1922. — «Influencias mayas en el Alto Ecuador», *Boletín de la Academia Nacional de Historia*, vol. IV, n° 10-11, Quito : 205-240.